

CHAPITRE I

Tu ne vois pas le monde, tu en reçois une
version

Tu traverses une rue.

Rien de spectaculaire. Pas de révélation mystique. Pas de grande scène dramatique. Juste une rue, un trottoir, un feu, quelques voitures, une vitrine, peut-être un passant pressé, un bruit de moteur, une odeur de boulangerie ou d'essence, selon le quartier et le niveau de poésie disponible dans l'air.

Tu crois voir la rue.

C'est la formule ordinaire. Tu regardes devant toi, tu repères le passage piéton, tu vois si le feu est vert, tu entends une voiture approcher, tu ajustes ton pas. Tu n'as pas l'impression de faire quelque chose de complexe. Tu ne te dis pas : « mon cerveau est en train d'extraire une série d'informations pertinentes dans un environnement saturé de données. » Heureusement. Ce serait fatigant, et les gens qui pensent comme ça à chaque traversée méritent probablement une chaise et un peu de silence.

Pourtant, c'est exactement ce qui se passe.

Tu ne vois pas « la rue ». Tu reçois une version utilisable de la rue.

Le monde autour de toi contient infiniment plus d'informations que ce que tu perçois. La texture du trottoir. Les variations exactes de lumière sur les carrosseries. La couleur des vêtements de tous les passants. Les micro-mouvements de leurs visages. Les sons superposés. Les panneaux. Les câbles. Les reflets. Les odeurs. Les distances. Les dangers possibles. Les détails architecturaux. Les objets oubliés. Les fissures au sol. Les conversations dont tu n'entends que des fragments. Le mouvement d'un oiseau. Une affiche déchirée. Une main qui serre un téléphone. Une vitrine que tu ne regardes pas. Une fenêtre au troisième étage. Une trace d'humidité sur un mur.

Tout cela existe.

Mais tout cela n'entre pas dans ton monde vécu à ce moment-là.

Ton attention ne garde que ce qui semble utile, important, menaçant, désirable ou simplement assez visible pour être retenu. Si tu es pressé, tu verras surtout l'obstacle. Si tu es inquiet, tu repèreras plus vite le danger. Si tu cherches une adresse, les numéros des immeubles deviendront soudain plus présents. Si tu as faim, la boulangerie prendra une importance presque métaphysique. Si tu viens de recevoir une mauvaise nouvelle, la rue entière pourra devenir floue, comme si le monde avait perdu ses contours parce que ton esprit est occupé ailleurs.

La rue n'a pas changé.

La version que tu en reçois, si.

C'est l'un des premiers gestes invisibles de la perception : elle réduit. Elle coupe. Elle trie. Elle organise. Elle ne te livre pas la totalité du réel, mais une portion rendue praticable. Une rue complète serait trop riche pour être vécue dans sa totalité. Alors ton corps et ton cerveau fabriquent une rue utilisable : assez d'informations pour avancer, éviter une voiture, ne pas tomber, reconnaître une direction, peut-être croiser un regard, peut-être ignorer tout le reste.

Ce n'est pas un défaut.

C'est une condition de survie.

Un être humain incapable de filtrer serait paralysé par le monde. Il ne pourrait pas agir, parce qu'il serait submergé par l'infini détail des choses. Le réel brut n'est pas un gentil paysage offert à la contemplation. C'est une avalanche d'informations. Nous ne survivons pas parce que nous percevons tout. Nous survivons parce que nous ne percevons pas tout.

La perception est donc déjà une économie.

Elle économise ton attention. Elle économise ton énergie. Elle économise ton temps de réaction. Elle t'évite de traiter chaque détail comme s'il avait la même importance. Si ton cerveau

accordait autant d'attention à la fissure du trottoir qu'à la voiture qui arrive trop vite, tu finirais peut-être très cultivé sur les micro-textures urbaines, mais aussi très plat.

Le réel ne t'est pas donné dans son entier. Il t'est livré sous une forme adaptée à ton action.

C'est utile.

C'est aussi là que commencent les malentendus.

Car nous avons tendance à oublier cette réduction. Nous prenons notre version utilisable pour le monde lui-même. Nous croyons avoir vu « ce qui était là », alors que nous avons surtout vu ce qui est devenu disponible pour nous dans cette situation précise. Nous avons vu depuis notre angle, notre but, notre état, notre attention, notre inquiétude, notre mémoire, nos attentes.

Nous disons : « je l'ai vu de mes propres yeux », comme si cette phrase devait clore toute discussion. Elle est souvent prononcée avec une assurance magnifique, ce qui est toujours le moment idéal pour devenir prudent.

Voir de ses propres yeux ne signifie pas voir tout.

Cela signifie seulement que quelque chose a été perçu à travers un système limité, situé, orienté, vivant, faillible. Tes yeux ne sont pas des fenêtres divines. Ils sont des organes. Très utiles, certes. Mais des organes quand même. Et un organe ne te donne jamais l'absolu. Il te donne ce qu'il peut traiter.

Nous ne sommes pas des caméras neutres.

Et même cette comparaison est généreuse envers nous. Une caméra, déjà, ne montre pas le réel entier. Elle cadre. Elle choisit un angle. Elle coupe ce qui est hors champ. Elle dépend d'une lumière, d'une focale, d'une distance, d'une résolution. Elle transforme un espace en image. Elle peut donner une impression de preuve, mais elle ne montre jamais tout. Une caméra ne ment pas forcément, mais elle sélectionne toujours.

Alors imagine le regard humain, qui ajoute à ce cadrage mécanique tout un théâtre intérieur : la peur, le désir, la mémoire, l'habitude, la fatigue, les attentes, les mots disponibles, les blessures anciennes, les intérêts immédiats, les préférences, les loyautés, les préjugés, les automatismes. Mauvaise nouvelle pour l'orgueil : notre regard est moins objectif qu'un appareil, mais beaucoup plus sûr de lui.

Ce que nous appelons « évidence » est souvent le résultat d'un tri invisible.

Une évidence, c'est une version du réel qui s'est installée si rapidement que nous n'avons pas senti le travail de sélection. Quelque chose nous paraît clair parce que notre esprit a déjà éliminé une partie de la complexité. Le problème n'est pas que cette évidence soit toujours fausse. Parfois, elle est juste. Parfois, elle est suffisamment juste pour agir. Mais elle n'est jamais aussi pure qu'elle le prétend.

Prenons une scène simple.

Tu entres dans une pièce. Deux personnes se taisent brusquement. L'une détourne les yeux. L'autre sourit un peu trop vite. Tu peux immédiatement voir une gêne. Peut-être même une hostilité. Peut-être te dis-tu qu'elles parlaient de toi. Peut-être ton corps a-t-il reconnu une vieille scène : celle où tu arrivais trop tard, où quelque chose s'était dit avant toi, où le silence devenait une preuve.

Mais que s'est-il réellement passé ?

Peut-être parlaient-elles de toi. Peut-être pas. Peut-être que le silence vient d'un sujet intime. Peut-être que l'une vient de recevoir un message. Peut-être que le sourire maladroit est seulement une tentative ratée de politesse. Peut-être que tu as vu juste. Peut-être que ton passé a sauté sur la

scène comme un chien mal dressé, renversant la table avant même que le réel ait eu le temps de s'expliquer.

Ce que tu vois est réel en tant qu'expérience.

Mais cette expérience n'est pas encore une preuve complète de ce qui se passe.

Il faut distinguer deux choses que nous confondons constamment : le réel extérieur et le réel vécu. Le réel extérieur, c'est ce qui arrive indépendamment de toi. Le réel vécu, c'est ce qui arrive à travers toi. Les deux se rencontrent, mais ils ne sont pas identiques. Tu peux réellement ressentir une menace sans que la menace soit exactement celle que tu crois. Tu peux réellement percevoir une tension sans en connaître la cause. Tu peux réellement voir un geste sans comprendre l'intention qui le porte.

Le monde ne se donne pas avec ses sous-titres.

Nous les ajoutons très vite.

Et parfois, nous les ajoutons si vite que nous oublions qu'ils viennent de nous.

Cela vaut pour les scènes intimes, mais aussi pour le monde public. Une image médiatique, par exemple, fonctionne souvent comme une évidence visuelle. On voit une foule, un visage en colère, un corps au sol, une vitre brisée, un policier, un enfant, un drapeau, une fumée, une main levée. L'image frappe avant même que la pensée ait mis ses chaussures.

Nous croyons voir la réalité.

Mais que voyons-nous vraiment ?

Nous voyons un moment choisi. Un angle choisi. Une distance choisie. Un cadre choisi. Nous voyons ce qui est dans l'image, mais pas ce qui est hors champ. Nous voyons un visage, pas nécessairement ce qui l'a précédé. Nous voyons un geste, pas toujours ce qui l'a provoqué. Nous voyons une seconde figée, pas la durée. Nous voyons une portion d'événement, pas son histoire. Puis un titre, une légende, un commentaire ou une répétition médiatique vient installer le sens.

Une photo de foule peut devenir « la colère du peuple », « une menace pour l'ordre public », « une mobilisation historique », « une dérive violente », « un cri de désespoir », « une manipulation », selon le cadrage qui l'accompagne. La foule est là. L'image est réelle. Mais la lecture n'est jamais contenue entièrement dans l'image. Elle est construite autour d'elle.

Là encore, il ne s'agit pas de dire que l'image ment forcément. Ce serait trop facile. Et trop idiot. Une image peut révéler une violence, documenter un abus, rendre visible ce qu'un discours voulait enterrer. Elle peut être nécessaire. Elle peut servir de preuve. Elle peut empêcher le mensonge tranquille de continuer sa sieste.

Mais une image ne donne jamais tout.

Elle ne donne pas automatiquement le contexte. Elle ne donne pas toute la chaîne des causes. Elle ne donne pas les absents. Elle ne donne pas ce qui a été coupé. Elle ne donne pas toujours le son, ni l'avant, ni l'après, ni les intérêts de celui qui la diffuse, ni les raisons pour lesquelles cette image-là circule plutôt qu'une autre. Elle donne une entrée. Pas la totalité de la maison.

Et pourtant, l'image possède une force particulière : elle donne l'impression d'un accès direct. Les mots peuvent sembler discutables. Une image semble dire : « regarde, c'est là. » Elle court-circuite une partie de la méfiance. Elle s'installe dans le corps avant la réflexion. Elle produit une évidence sensorielle.

C'est précisément pour cela qu'il faut apprendre à la lire.

Pas pour la rejeter.

Pour lui retirer son pouvoir de se faire passer pour le réel entier.

Une image cadrée, une scène vécue, une rue traversée, une conversation entendue : dans tous les cas, notre accès au monde passe par une sélection. Nous ne recevons jamais tout. Nous recevons ce qui devient perceptible, pertinent ou nécessaire selon une situation donnée.

Le mot « pertinent » est important.

Ton cerveau ne sélectionne pas seulement ce qui existe. Il sélectionne ce qui semble compter. Et ce qui semble compter dépend de ce que tu es en train de faire, de ce que tu crains, de ce que tu espères, de ce que tu connais déjà.

Un médecin ne voit pas un corps comme un peintre. Un peintre ne voit pas une lumière comme un passant pressé. Un enfant ne voit pas une maison comme un agent immobilier. Un migrant ne voit pas une frontière comme un touriste. Une personne pauvre ne voit pas un prix comme une personne qui n'a jamais compté ses pièces. Une femme seule le soir ne voit pas une rue comme un homme qui n'a jamais appris à mesurer le danger dans un pas derrière lui. Un malade chronique ne voit pas une distance de deux cents mètres comme quelqu'un qui croit encore que marcher est un détail logistique.

Le même monde, donc ?

Oui.

La même expérience du monde ?

Non.

C'est ici qu'il faut être précis. Dire que chacun reçoit une version du réel ne signifie pas que chacun invente son monde comme il veut. Le trottoir est là. Le feu est là. La voiture est là. La distance est là. Le corps est là. Mais la manière dont ces éléments prennent de l'importance dépend de la position de celui qui les traverse.

Le réel est commun.

L'accès au réel est situé.

Cette distinction évite deux erreurs symétriques. La première consiste à croire qu'il existerait un regard humain absolument neutre, capable de voir le monde sans angle. C'est le fantasme du témoin pur, de l'observateur transparent, du cerveau sans histoire. Charmante fiction. On pourrait presque l'encadrer dans une salle de classe, juste à côté des cartes du monde qui oublient elles aussi qu'elles déforment.

La seconde erreur consiste à dire que puisque tout regard est situé, alors tout se vaut. Non. Une version peut être plus complète qu'une autre. Une perception peut être corrigée. Un témoignage peut être confronté. Une image peut être contextualisée. Une impression peut être vérifiée. Le fait que nous ne voyions jamais tout ne signifie pas que nous ne pouvons pas mieux voir.

Cela signifie seulement que mieux voir demande un travail.

La perception spontanée ne suffit pas toujours. Elle donne une première version. Ensuite, il faut parfois la ralentir, la comparer, la questionner. Qu'est-ce que je vois vraiment ? Qu'est-ce qui est hors champ ? Qu'est-ce que j'interprète ? Qu'est-ce que mon émotion ajoute ? Qu'est-ce que mon attention a négligé ? Qu'aurais-je vu si j'avais été placé ailleurs ? Qu'est-ce qu'une autre personne, avec une autre histoire, aurait retenu de cette scène ?

Ces questions ne sont pas des raffinements intellectuels pour gens qui aiment compliquer le café. Elles sont parfois nécessaires pour ne pas transformer une perception partielle en certitude agressive.

Car une perception devient dangereuse lorsqu'elle refuse son statut de perception.

Quand elle dit : « je suis la réalité. »

À ce moment-là, elle cesse d'être une entrée dans le monde. Elle devient un verrou. Elle interdit aux autres versions d'exister. Elle transforme les désaccords en attaques, les nuances en trahisons, les corrections en humiliations. Elle ne cherche plus à comprendre. Elle défend son territoire.

Beaucoup de conflits commencent là.

Pas seulement parce que les gens mentent. Pas seulement parce qu'ils sont de mauvaise foi. Pas seulement parce qu'ils veulent manipuler. Parfois, les gens défendent sincèrement une version partielle du réel comme si elle était le réel complet. La sincérité n'arrange pas toujours les choses. Elle rend même certains aveuglements plus robustes. Une erreur sincère peut se battre avec une énergie admirable, ce qui ne la rend pas moins fausse. Juste plus sportive.

Nous avons donc besoin d'une humilité perceptive.

L'expression peut sembler molle. Elle ne l'est pas. Elle désigne une discipline exigeante : accepter que ce que je vois ne suffit pas toujours ; accepter que ma première impression n'est pas une vérité sacrée ; accepter que mon accès au réel est réel, mais limité ; accepter que le monde déborde toujours la version que j'en reçois.

Ce n'est pas renoncer à voir.

C'est au contraire apprendre à regarder plus sérieusement.

Reconnaître que tu ne vois qu'une version du monde ne te rend pas aveugle. Cela peut te rendre plus attentif. Plus attentif aux angles. Aux absences. Aux mots qui accompagnent les images. Aux détails qui te sautent dessus parce qu'ils touchent ta peur. Aux éléments que tu ignores parce qu'ils ne servent pas ton récit. Aux personnes qui n'ont pas vu la même chose, non parce qu'elles seraient stupides, mais parce qu'elles étaient situées autrement.

Cette reconnaissance ne détruit pas la réalité.

Elle détruit seulement ton petit monopole imaginaire sur elle.

Et c'est déjà beaucoup.

Nous ne voyons pas le monde tel qu'il est dans sa totalité. Nous voyons ce qui devient perceptible, pertinent ou nécessaire pour nous. Nous recevons une version limitée, organisée, déjà sélectionnée. Cette version peut être utile. Elle peut être juste en partie. Elle peut suffire pour agir. Elle peut même sauver.

Mais elle n'est pas le tout.

Le problème n'est pas de voir partiellement. Nous ne pouvons pas faire autrement. Le problème est de croire que cette partie est le monde entier.

À partir du moment où tu comprends cela, une fissure s'ouvre dans l'évidence. La rue n'est plus seulement « la rue ». L'image n'est plus seulement « la réalité ». Le souvenir n'est plus seulement « ce qui s'est passé ». La scène n'est plus seulement « ce que j'ai vu ».

Tout devient un peu moins simple.

Mais aussi un peu moins manipulable.

Et c'est souvent à ce moment-là que la pensée commence vraiment.